

Sunt lacrimae rerum :
naissance, langue,
littérature, origine.
Les Larmes de Pascal
Quignard

Nenad Ivić

Université de Zagreb

Abstract

Pascal Quignard's *Les Larmes* commemorate the birth of the French language. Read with Bernard Cerquiglini's linguistic study *La naissance du français* (1991) and his historiographical essay *Invention de Nithard* (2018), it defines a place of birth of a certain language which is simultaneously a place of birth of a certain literature. What is the relation between a particular language and its poetic expression? What is the origin of a particular language and can it be totally historized, described punctually as a historical event? Is literature a consequence of the language or its condition? This text explores some possibilities of interpretation: the birth of a language as a glossogony always already accomplished as literature.

Key words: language, literature, history, Cerquiglini, Quignard

Exemplaires, donc, les *Serments de Strasbourg*. Ces quelques lignes tracées sur un parchemin marquent la naissance du français ; elles annoncent celle de deux États rivaux et plus tard de l'Europe des langues ; elles donnent à lire le lien fort de la langue et du politique ; elles montrent le rôle de l'écrit, de ses professionnels dans la constitution d'une langue nationale. S'ils n'existaient pas, il conviendrait promptement de les inventer. C'est d'ailleurs peut-être ce que Nithard a fait. (Cerquiglini 1991 : 125)

Eu-lalia, dans la langue des anciens Grecs, signifie *Belle Parole*.

La « belle parole » sort du latin mort.

La « belle parole », nommant en grec le français sort du monde antique comme un oiseau de la coquille qu'il brise, dans son gazouillis, à la fin de l'hiver, sur la rive du temps. (Quignard : 125)

Une page d'histoire : Les *Serments de Strasbourg* et la *Cantilène de Sainte Eulalie*, Europe des langues, deux États rivaux, les anciens Grecs, le monde antique, le latin mort, la belle parole. Charles le Chauve et Louis le Germanique, successeurs de Louis le Pieux, partagent leur portion de l'Empire Romain d'Occident resuscité par Charlemagne (un rêve politique, celui de la *translatio imperii*) contre leur frère Lothaire, empereur régnant. En 842, les frères jurent en roman (ou proto-français) et en germanique leur foi contre Lothaire : ce sont les *Serments de Strasbourg*. Plus tard, en 880 ou 881, les ouailles chantent dans l'église la *Cantilène de Sainte Eulalie* : leur bavardage recouvre le latin de l'office.

Un récit des origines exemplaire : avec ce partage politique du *Romanicum* et du *Germanicum* mis par écrit, enregistré, avec cette *εὐλαλία*¹ pieuse dûment transcrite, « une révolution linguistique a éclaté dans les espaces septentrionaux de l'Empire, et, pour l'essentiel, en Francie et en Austrasie Occidentale » (Banniard 1994 : 421). L'Europe des langues fait son apparition, l'ombre ou le mirage de l'empire uni se retire, le Moyen Âge commence, le latin meurt et la belle parole française prend sa place. Une nouvelle langue pour un nouveau monde.

Il convient de se pencher un peu plus sur cette exemplarité. L'exemple présuppose un paradigme, un programme. Par son argumentation subtile, cette histoire, cette narration, cette interprétation dissimule peut-être plus qu'elle ne montre ou exhibe avec sa pléthore de détails. « Enfin », dit un historien du français, « le français fait partie de ces quelques idiomes privilégiés par l'Histoire qui peuvent être choisis pour une expression universelle : la littérature en donne cent exemples admirables » (Rey, Duval et Siouffi 2011 : 11) : peuvent être choisis... qui fait le choix ? Qu'est-ce que c'est que cette Histoire avec un grand H ? Se peut-il que le paradigme, ce qu'on sait de science certaine, le savoir piloté par des croyances, des savoirs et des sciences (histoire, linguistique, anthropologie, mais aussi la chrétienté, toutes ces

1 *Εὐλαλος* : 1. au beau langage, disert ; 2. qui parle beaucoup, bavard.

histoires avec un petit h) comme comparants, ne fait que répéter, perpétuer une rencontre (du particulier et de l'universel, du ciel et de la terre) imaginaire, fuyante et insaisissable, qu'on ne peut appréhender que cristallisée, solidifiée en image, dont la structure reste, sous les oripeaux multicolores, toujours à peu près la même ? Rien n'est plus diversifié de ce qu'on convient de nommer le même.

L'identité d'un étant se déclare en termes de traçabilité, de patrimonialité retraçable. Valeur « inestimable » ; ou incomparabilité du *même*... déterminée par sa reproductibilité et son égalité stricte à tout autre, en tant que « valeur absolue » de sa singularité phénotypique, ni par le travail, antérieure au travail humain, ni par l'accumulation du capital. Le meilleur exemple est celui de la langue idiomatique (maternelle) (Deguy 2017 : 50).

La langue, la langue française, comme patrimoine, comme valeur absolue, précède, en quelque sorte, sa mise en valeur par les hommes (parole). Le patrimoine précède le père, le retraçable fait et conditionne la trace. Tout se passe comme si l'homme, l'homme identitaire, est créé comme parole à l'image et à la ressemblance (*ad imaginem et similitudinem* dit la Vulgate) de cette valeur incomparable et inestimable : Dieu-langue. Quelque chose comme un aveuglement, une peur sacrée saisit tous qui essaient de regarder en face le Dieu-langue, leur propre Dieu-langue universel. Car, le Dieu-langue produit tout, on se produisant lui-même : le sujet et l'objet, le regardant et le regardé, la langue et les langues. Il est l'un et l'autre et aussi ni l'un ni l'autre. Comme le Saint Esprit, il infuse l'engendrant et l'engendré. Il produit l'exemple et le programme, le paradigme et le cas.

Et le cas, le premier cas de ce paradigme existe. Littéralement : il dit *je suis*. Ce sont les *Serments de Strasbourg*. Le texte se trouve dans un texte latin : une écriture enchâssée dans une autre écriture, conditionnée par cette autre écriture :

Ayant souffert, vous et les vôtres, mon seigneur, depuis déjà près de deux ans, comme vous le savez fort bien, des attaques injustifiées de votre frère, vous m'avez commandé, avant d'entrer en la cité de Châlons, de fixer par écrit, pour la postérité, le récit des événements de votre temps.²

Le cas (conjurant le paradigme français) est confié à la mémoire latine ; en même temps, c'est ce cas, cette marque de souffrances, qui rend ce « je suis » historien digne du latin, de l'écriture et de la mémoire. Le latin conditionne l'apparition du français, mais, en même temps, ce qui se passe en français (protofrançais ou

2 Nithard, *Histoire*, 1. trad. Lauer revue par Glansdorf. Lauer banalise encore la formule déjà banale du texte latin : *Cum, ut optime, mi domine, nosti, iam poene annis duobus illatam a fratre vestro persecutionem vos vestrique haudquaquam meriti pateremini, antequam Cadbellonicam introissemus civitatem, precepistis, ut res vestris temporibus gestas stili officio memoriae traderem* (Nithard I, Müller) : la tournure de Nithard insiste 1. qu'il s'agit d'un texte écrit ; 2. que ce texte écrit confie les événements narrés à la mémoire. Écriture-mémoire dont les parures semblent à la fois incluses et exclues. Mais, Nithard délaisse-t-il vraiment le latin ? Rien n'est moins sûr : il écrit pour un public de lettrés ; son choix de mots, *persecutio* et *patior* renvoie à la grande tradition historiographique (latine) : écrire les souffrances (axiologie déjà de Thucydide) qui peuvent apparaître comme persécutions (histoire chrétienne, Lactance).

protogermanique) conditionne l'apparition du texte latin : cette mise-en-abîme trace un espace à partir duquel on entrevoit un horizon. « L'horizon est la fiction que le réel ignore » et « sur cette ligne chimérique langue toute linguistique des hommes écrit ses départs » (Quignard 2016 : 194). L'origine, semble-il, n'est qu'une possibilité, une traçabilité de départs.

Ces deux citations délimitent un temps et tracent les limites d'un espace : le lieu historique de la naissance d'une langue, le français, qu'on qualifie aujourd'hui de nationale. Elles s'articulent précisément dans une figure poétique, la *topothesia*, qui veut dire « littéralement 'poser le lieu', comme si le poète /l'historien des langues et le romancier/ disposait, devant les yeux du lecteur, l'image d'une terre ou d'une région déterminée » (Bettini 2019 : 3-4). *Fictus secundum poeticam licentiam locus*, comme la définit le commentateur de Virgile Servius (*In Vergilii Aeneidos Libros*, 1.159.1-2) : c'est le tracé d'un lieu, de la région de l'histoire, de la *res gesta* – à un certain moment du passé, un certain nombre de personnes ont fait un certain nombre de choses – et de la *narratio rei gestae* – quelqu'un, un inconnu venant du passé, vous ou moi, les a racontées – c'est aussi le tracé de la terre des langues, du latin au roman achevé (mais déjà le roman est ambigu : un parler, un genre ? et le latin aussi : s'agit-il d'un savoir, ou du sens commun, ou, tout simplement du français ?), des lettres, des *litterae*, de l'écrit, de la littérature, de l'invention, de la fiction (ce qu'on appelle, depuis le XIX^e siècle, la littérature). La terre, ou la région, le *locus fictus*, coquille d'une page, d'un pays, pays des origines.

Et le temps et l'espace de discours parallèles, achevés, articulés l'un sur l'autre. Le discours du linguiste, de l'historien de la langue, de l'historien tout court, qui, dans *La Naissance du français*, un ouvrage de popularisation scientifique qui n'a rien de populaire, décrit l'avènement d'une langue et, dans *L'Invention de Nithard* (2018), un éloge historiographique, fait le portrait de son auteur, un grand carolingien, fin lettré et politique, qui a osé « délaisser le latin » et employer « la dualité des langues vivantes pour signifier l'égale dualité des pouvoirs » (Cerquiglini 2018 : 113).³ Celui aussi d'un romancier contemporain, dont l'écriture est « étrangère à toute pensée articulée, à tous les genres littéraires constitués et, de ce fait, secondaires et qui débouche, simplement par défaut, sur un genre qui n'est pas un genre, plutôt un dépotoir » (Quignard 1990 : 55), un dépotoir d'écritures, des *litterae*, de tout ce qui est écrit, de la littérature au sens large, telle que l'entendaient les antiques, et leurs émules jusqu'au XVII^e siècle. Ces deux discours sont si unis, difficiles à démêler que l'on pourrait presque parler d'un discours particulier, hybride, bâtard, présentant, à la fois, l'articulation critique d'un passé, le devenir langue d'une parlure romane, où Nithard joua

3 Cf. *ibid.* : 19 : « Rien moins qu'un historien, Nithard appartient à cette lignée de soldats sachant tenir la plume autant que le glaive : César, Villehardouin, Monluc ». Nithard est appelé à écrire l'histoire parce qu'il était un participant, ce qui est l'idéal antique (du moins dans l'interprétation d'Isidore de Séville).

le rôle principal, et sa désarticulation littéraire, romanesque, rôle dévolu à son jumeau Hartnid, dont « le nom n'était que le contraire d'un nom et /.../ alors complètement indifférent au monde qu'il n'était que le fantôme d'un monde » (Quignard 2016 : 143).⁴ Non pas la chose et la possibilité de son nom nouveau, mais le nom et son contraire, non pas le monde et son passé, mais le monde et son fantôme, son image spéculaire, contemporaine : « une langue française transcendant la diversité des parures, inscrite dans le projet d'une forme commune, échappant, pour des raisons politiques et esthétiques, à l'échange local et quotidien » (Cerquiglini 1991 : 123) qui est aussi un idiome particulier, transcendant la langue française, inscrit dans le projet d'une forme commune, la littérature, et s'insérant, pour des raisons politiques et esthétiques, dans l'échange local et quotidien. La littérature et son double, la science de la langue, forment un discours uni à son fantôme, *commune imperium divisit tantum sedibus*, comme l'Empire romain tardif (Orose 7.36.1).

Qu'est-ce qui fait une langue ?

Dès les *Serments*, cet « illustre français », première ébauche du français par lequel une communauté de locuteurs, quel que soit leur parler, se rassemble, était fondé. Engendré par son inscription. C'est pour l'écrire que l'on donne une forme à la langue, qu'on l'édifie et la fait advenir (Cerquiglini 1991 : 123-124).

Ces deux phrases terminent une analyse minutieuse qui dégage une opération particulière, qui est à la fois linguistique, politique et historique, propre à l'état d'esprit carolingien. C'est en ce sens que les *Serments* sont exemplaires : « le français /.../ ne provient pas d'un terroir, mais de la littérature » (Cerquiglini 1991 : 118) ; ils n'ont pas surgi de la terre tels quels, ils étaient fabriqués. Il s'agit d'un projet des clercs, des intellectuels, qui avaient conscience que le temps de l'Empire uni de Charlemagne (et les chances de sa rénovation par une langue) était fini et qu'il fallait donner de nouvelles langues aux nouvelles possessions et passions princières, et « ce sont les idiomes vulgaires, hissés au rang de langue territoriale, qui signifient la dévolution de nouvelles possessions princières » (ibid. : 120). Il fallait faire la même chose que leurs pères, les intellectuels du temps de Charlemagne ont fait avec le latin, qui représentait, pour eux, l'unité de l'empire rénové. Les grands Carolingiens écrivaient et pensaient en latin : « le latin, semble-t-il,

4 Nithard, 4.5 Müller, ne mentionne que la naissance de son frère : [*Angilbertus*] *ex eiusdem magni regis filia nomine Berehta Hartnidum fratrem meum et me Nithardum genuit*. « La séquence ultime du livre III inscrit l'utopie dans la chronique /.../ une fiction dévoie le récit » qui peint « une humanité fraternisée » ; « ce double », inconnu, « désigne un manque que comble le fantasme de la fraternité » (Cerquiglini 2018 : 117-118). Cet *hapax legomenon* est, semble-t-il, pour Quignard, la « coquille », faute typographique, lettre substituée par une autre (Nithardum/Hartnidum) et carapace creuse que l'oiseau de la belle parole brise à la fin de l'hiver. À rapprocher aussi de Chrétien de Troyes, *Perceval*, v. 3-4 : *cil oïsel an lor latin / dolceman chantent au matin* et des *Vœux du hêron*, inc. : *ens el mois septembre... cil oisillon gay ont perdu lou latin*. Latin désigne ici langage, parole en général, propos. C'est le latin qui nomme le français ; aussi, c'est en hiver que le latin se tait : *Les Serments de Strasbourg* ont été prononcés le 14 février 842. Cf. aussi Yourcenar 1983 : 15 : « Mais l'image de l'oiseau venu d'on ne sait où et reparti on ne sait où reste un bon symbole de l'explicable et court passage de l'homme sur la terre » et aussi du langage, qui le distingue des autres êtres vivants.

n'était pas une seconde langue, étrangère et apprise, mais leur langue native dans sa représentation écrite, régularisée et rendue conforme à la norme » (McKitterick 1989 : 13) et l'apparition du français est apparentée à leur « ascèse linguistique » (Banniard 1994 : 374). Mais cette fois-ci l'empire était partagé, et, puisque l'ombre du latin planait sur tous, l'expédient fut trouvé dans la diglossie, dans les idiomes territoriaux, dans lesquels on a traduit le latin juridique carolingien.⁵ L'opération répétait le profil des intellectuels. Et de cette opération, Nithard est le principal responsable. Il a inséré dans un ouvrage latin les exemples de ces nouvelles langues, comme autant de gages de sécurité et d'espoir d'unité fraternelle (Cerquiglini 2018 : 112-113). Espoir constamment déçu par la politique, jusqu'au XX^e siècle, mais confirmé par la floraison des littératures, à commencer par Dante dans *De vulgari eloquentia*.

Cette analyse fait table rase de toute idée d'une origine en quelque sorte naturelle des langues. Il n'y a rien de naturel dans l'origine du français. Mais il y a littéralement un nomothète, un lieutenant de Dieu-langue. L'origine du français était un projet délibéré : hisser le vulgaire au niveau de l'écrit, *l'inscrire*. Audacieux, ce projet cadre bien avec ce qu'on appelle la renaissance carolingienne, latine et impériale. L'écrit, et l'écrit latin, était le *locus fictus* de l'origine de la langue française, dans le sens qu'il n'était non seulement inventé (dans le sens que les anciens rhétoriciens donnaient au mot *inventio*, c'est-à-dire puiser dans ce qui existe déjà et non pas imaginer du nouveau), mais retrouvé comme littérature latine écrite (l'histoire de Nithard), comme littérature, les *litterae* romaines que les réformateurs carolingiens, comme Alcuin, voulaient, à tout prix, émonder, purifier, faire revivre. Dans cette perspective, Nithard, un grand Carolingien lettré, était un Romain plus qu'un barbare franc. Il suivait une longue tradition des Francs romanisés, la romanisation étant le gage de leur succès. Son geste suivait, inconsciemment peut-être, la geste de l'origine de Rome (je dis bien la geste parce que les Romains ne disposaient pas d'un mythe d'origine de leur ville, comme les Grecs).

Comme le dit Plutarque, dans la *Vie de Romulus*, 11.1-2, la ville de Rome était fondée comme un lieu de rassemblement et non comme un lieu d'exclusion ou de clôture :

un fossé fut creusé autour du lieu qui est aujourd'hui le Comice ; et on y jeta les prémices de toutes les choses dont on use légitimement comme bonnes, et naturellement comme nécessaires. À la fin, chacun apporta une poignée de la terre du pays d'où il était venu : on y jeta la terre, et on mêla le tout ensemble. Ils appellent ce fossé comme l'univers même : un monde.

5 Premièrement dans la *lingua theotisca* (langue de tous les hommes) qu'on sentait différente du latin ; la *lingua romana rustica* (opposée à la *lingua romana*, c'est-à-dire le latin, que Banniard traduit par « le latin des illettrés ») suit l'exemple : « L'adoption des langues barbares était relativement plus facile, car leur création remontait, croyait-on, à l'époque de la fragmentation linguistique du monde au temps de la tour de Babel. Elles étaient ainsi légitimées parce que leur apparition était contemporaine de celle des langues sacrées. En revanche, l'idée qu'un nouvel idiome pût naître, /.../ et surtout en lieu et place de l'une des langues sacrées, était très difficile à concevoir » (Banniard 1994 : 401).

Voici ce que raconte Plutarque.⁶ La geste de l'origine de Rome, *victura dum erunt homines*, victorieuse et vivante tant qu'il y a des hommes, est marquée par l'ouverture, par l'accueil bienveillant. Et c'est justement cette ouverture que Nithard voulait répéter par son geste, cette fois-ci dans l'Empire carolingien fracturé et fragmenté. « Il réunit les fragments, il accueille les parlures vulgaires, sans discrimination et avec bienveillance, dans le grand monde latin, en vue d'une unité fraternelle, d'un empire phratric »⁷ dans un βόθρος, littéralement un fossé ou un trou creusé dans la surface unie de la belle prose latine. Mais, cette unité fraternelle du monde latin n'est qu'une unité littéraire, une unité textuelle. En quelque sorte, la sortie du monde sub-romain ne s'effectue que par un enfouissement encore plus profond dans le dépotoir de la textualité accueillante des *litterae* romaines. Nithard n'a pas perdu son latin, ni, d'ailleurs, ses successeurs, quand bien même ils écrivaient en français.

La première attestation de la langue française est donc politique, dans le sens qu'elle concerne les êtres parlants, leur langue et leurs corps. Elle repose sur une foi jurée, sur un *sacramentum*. Mais qu'est-ce qui était jurée ? L'aide mutuelle, comme soudure de la fracture entre la réalité politique et le désir de l'unité, entre le ciel et la terre. Ce *sacramentum*, cette foi jurée touche les limites de ce monde, de ce *mundus* imaginé par Nithard et les intellectuels carolingiens, à l'exemple de Romulus.

Rares sont les sociétés qui connaissent : la date de naissance de leur langue, les circonstances, le lieu, le temps qu'il faisait. Le hasard d'une origine. /.../
Il n'y a pas de demi-langue : un souffle humain dans l'air froid change de langue. On touche au vide : à la contingence pure. (Quignard 2016 : 123)

Et ce *mundus* – ce qui est propre, dans le sens de propreté et propriété : « voie de communication entre le ciel et les enfers et aussi lieu de fusion et d'harmonisation du divers » (Bettini 2019 : 34) – de la contingence pure que seul l'espoir d'une foi jurée fixe pour un instant, c'est le monde de la littérature, le monde de Hartnid, ce jumeau spéculaire de Nithard. Le souffle prophétique double constamment la voix des rois carolingiens. Inventer une langue, c'est inventer une littérature, c'est toucher au vide entre le souffle et la voix, « donner les noms sans voir les apparences, car telle est la fonction du langage » (Quignard 2016 : 138) qui trouve son lieu dans « dans une pure potentialité de signifier (ou de non signifier) » (Agamben 2015 : 362). C'est ce que Nithard a fait.

Ce que Nithard a consigné à l'écrit, c'est, en effet, une traduction. « Et lorsque Charles eut répété les mêmes déclarations en langue romane, Louis /.../ jura le

6 καλοῦσι δὲ τὸν βόθρον τοῦτον ἢ καὶ τὸν ὀλιμπτον ὀνόματι μούνον. Cf. Bettini 2015 : 32 : « Les Romains n'avaient pas une cosmogonie, mais ils avaient une 'urbigonie'. /.../ À travers leur urbigonie, les Romains ont raconté non pas comment le monde était né, mais, plutôt, comment ils avaient *fabriqué* leur propre monde, en creusant un *mundus*... »

7 Bien vu par Carquiglini 1991 : 88 : Nithard « ramène //l'harangue préparatoire à l'unicité de l'inscription latine ».

premier de les observe /.../ Lorsque Louis eut terminé Charles répéta le même serment en langue allemande ». ⁸ Le roman et l'allemand font leurs preuves, en quelque sorte, uniquement parce que traduits du latin, ils en sont comme un écho, comme « une étrange brume /qui/ se lève sur leurs lèvres » latines (Quignard 2016 : 122). ⁹ Ce qui fait une langue, ce qui est son véritable lieu d'origine, son véritable *locus fictus*, c'est la traduction, la traçabilité du départ d'une langue vers une autre. ¹⁰ Pour en revenir aux Romains de Plutarque, la traduction est le *sulcus primigenius*, le sillon fondateur, qui à la fois réunit et distingue une langue d'une autre langue. L'origine n'est pas fixe, ni fixée à un sol quelconque, elle n'est pas autochtone, elle est la possibilité de changer un nom ou une phrase par une autre, en produisant, en affinant, en conservant un sens, ou ce qu'on appelait, après, longtemps après, près de Dante, une *senefiance*, qui lie la signification des mots au sens du monde. Si inventer une langue revient à inventer une littérature, inventer une littérature revient à traduire. Dans une fondation, tout vient d'ailleurs. Et cet ailleurs n'a pas de sens, sans lieu qu'il marque. C'est l'espacement de la *khôra* : « un pur avoir lieu dans lequel rien n'a lieu sinon le lieu » (Agamben 2015 : 362), le lieu d'une possibilité de nommer parmi d'autres possibilités de nommer : « la traduction est vraiment la pointe ultime de la 'fixion', fiction-fixation du sens » (Cassin 2016 : 119).

Le discours du linguiste ou de l'historien est celui des origines, ou de l'origine, qui autrefois (au temps de Ferdinand Brunot) reposait sur « le lien du temps et de l'espace », sur « la valorisation de la norme » et sur « l'articulation du continu et du discontinu » (Cerquiglini 1991 : 6), bref, discours historique, correspondait à un genre particulier du savoir, dont le statut épistémologique était fixe. Et ce discours d'autrefois s'avère impuissant. Cette impuissance est, en quelque sorte, double. Premièrement, il s'agit d'une impuissance de paradigme, épistémologique : en essayant de rendre compte des origines d'une langue, le paradigme historico-linguistique se retrouve face à un obstacle insurmontable, l'impossibilité de fixer cette origine. Il a escamoté, ou contourné cet obstacle par une fiction scientifique ou linguistique, le *francien*, le parler de l'Île-de-France, berceau de la royauté française. Deuxièmement, une impuissance ontologique : si le discours des origines est, en quelque sorte, toujours contemporain, parce que toujours inventé de nouveau, comment rendre compte, ou articuler, cette simultanéité du passé

8 Nithard, 3.5 Müller : *Lodhvicus et Karolus in civitate quae olim Argentaria vocabatur, nunc autem Strazburg vulgo dicitur, convennerunt et sacramenta, quae subter notata sunt, Lodhvicus Romana, Karolus vero Teudisca lingua iuraverunt... Cumque Karolus haec eadem verba Romana lingua perorasset, Lodhvicus, quoniam s maior natu erat, prior haec deinde se servaturum testatus est /.../.*

9 Curieusement, toujours vus comme un épiphénomène : cf. au V^e siècle Sidoine Apollinaire, *ep.* 3.3.2 Anderson, qui appelle la langue gauloise *sermonis celticis squama*. De l'écaille ou croûte jusqu'à la brume...

10 Ce qui est le sens premier du mot traduction, *tractio*, de *traducere* : faire passer d'un lieu à l'autre que les Carolingiens n'employaient pas. Ils disaient *transferre* pour décrire le passage du latin au vulgaire. Par l'opération de Nithard, le latin se retrouve une langue parmi d'autres, et non pas la langue universelle : la naissance du français comme défi à la pathologie de l'universel, à l'exclusion : « parle comme moi si tu es un homme, sinon... » (Cassin 2016 : 116, se référant à la tradition aristotélienne).

et du présent ? « Comme le tourbillon d'un fleuve » précise Giorgio Agamben, « l'origine est contemporaine au devenir des phénomènes, duquel elle puise sa matière, et dans lequel elle reste, toutefois, d'une certaine façon autonome et stable » (Agamben 2014 : 63) : comment rendre compte à la fois de cette stabilité, de cette autonomie (il y a bien eu des descendants de Charlemagne qui ont juré leur foi l'un à l'autre, il y a bien la langue française) et de la contemporanéité, du devenir français, dans la simultanéité et non pas dans la succession ? L'histoire et la linguistique ne parviennent pas à résoudre ces problèmes. Ils hantent leurs histoires. Ils les harcèlent. Et c'est à travers ce harcèlement constant qu'on entrevoit le traçage d'une glossogonie. Les jumeaux Nithard et Hartnid, *hapax legomenon* de l'histoire, d'une histoire écrite en latin, se retrouvent sous les noms de la science (histoire et linguistique) et de la littérature (roman).

Le texte renvoie au texte, qui l'explique et le fait exister. On pourrait peut-être conclure, mais provisoirement, le suivant. Comme toute langue, le français n'a pas d'histoire, bien qu'il puisse la dire. Il est toujours ici et maintenant, il se dit, il s'invente (dans le sens rhétorique) sans cesse, dans le dire, dans son performatif, en oscillant, en hésitant entre le mythe et le logos. Le français, comme d'ailleurs toute langue, est une glossogonie en acte. Et sa naissance n'est pas un événement, mais une récurrence : « la fondation est récurrente. Elle revient, comme un refrain, /.../ le geste d'origine, ou d'enracinement est repris indéfiniment » (Serres 1983 : 323-324). Pour paraphraser Paul Valéry, la langue est une hésitation prolongée entre les proses et les poésies du monde.

Et si l'on imaginait, par un geste connu, de comparer cette histoire (comme exemplier) au moment actuel ? On a de nouveau un langage de l'empire. Dans l'Union européenne, c'est l'anglais (même sans Royaume-Uni), une forme d'anglais, le *Globish*. Comme le latin des Carolingiens, il fait marcher le monde, et toutes les autres langues se mesurent contre lui. Il y a, quand même, une différence capitale. Le latin des Carolingiens disposait d'une littérature, que l'on croyait, à tort ou à raison, posséder une valeur absolue, liée à la qualité de l'homme. Par contre, il n'y a pas, et il n'y aura, je crois, jamais, une littérature en *Globish*, si ce n'est que les slogans publicitaires, et la force brute du capitalisme mondial. Le Nithard contemporain, grand fonctionnaire appartenant à la famille des multinationales, n'a pas de jumeau Hartnid. Et si la littérature latine et sa connaissance faisait, croyait-on, l'homme pleinement homme, en traçant ses départs déguisés en retours, en renouvelant la langue dans l'infini de traductions possibles, le *Globish* le fixe dans le monolinguisme du même. Et déshumanise l'humain.

Références bibliographiques

- Agamben, Giorgio, 2014 : « Vortici », dans *Il fuoco e il racconto*. Rome : notte-tempo, coll. Figure.
- Agamben, Giorgio, 2015 : « Pardes », dans *La potenza del pensiero*. Vicenza : Neri Pozza.
- Banniard, Michel, 1992 : *VIVA VOCE. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*. Paris : Institut des Études Augustiniennes.
- Bettini, Maurizio, 2015 : *Dei e uomini nella città. Antropologia, religione e cultura nella Roma antica*. Rome : Carocci.
- Bettini, Maurizio, 2019 : *Homo sum. Essere « umani » nel mondo antico*. Torino : Einaudi.
- Cassin, Barbara, 2016 : *Éloge de la traduction. Compliquer l'universel*. Paris : Fayard.
- Cerquiglini, Bernard, 1991 : *La naissance du français*. Paris : PUF.
- Cerquiglini, Bernard, 2018 : *L'Invention de Nithard*. Paris : Minuit.
- Deguy, Michel, 2017 : *L'envergure des comparses. Écologie et poétique*. Paris : Hermann.
- McKitterick, Rosamond, 1989 : *The Carolingians and the Written Word*. Cambridge : Cambridge UP.
- Quignard, Pascal, 1990 : *Albucius*. Paris : P.O.L. Éditeur, Larousse, coll. Le livre de poche.
- Quignard, Pascal, 2016 : *Les Larmes*. Paris : Grasset.
- Rey, Alain, Frédéric Duval et Gilles Siouffi, 2011 : *Mille ans de langue française, histoire d'une passion. I. Des origines au français moderne*. Paris : Perrin.
- Serres, Michel, 1983 : *Rome. Le livre des fondations*. Paris : Hachette.
- Yourcenar, Marguerite, 1983 : « Sur quelques lignes de Bède le Vénéral », dans *Le temps ce grand sculpteur*. Paris : Gallimard.